

# UNE ANNÉE A DUNKERQUE

GUIDE

POUR TOUT LE MONDE

PAR **L.-VICTOR LETELLIER**

1850

---

**LETTRE XXXVIII**

*( page 270 à 282 )*

**Hygiène du pays**

SALUBRITÉ — POLICE — NOURRITURE — VÊTEMENTS — MALADIES —  
MORTALITÉ

Je ne suis pas de ces gens qui, une fois hors de leur pays, ont la malheureuse manie de tout trouver mal ailleurs, ou la sottise prétention de retrouver partout ce qu'ils viennent de quitter, critiquant, ridiculisant mœurs, habitudes, usages qui ne sont pas les mœurs, les habitudes, les usages de leur pays. Dieu merci ! je ne suis pas bâti de la sorte, et quand je quitte Paris ce n'est pas pour retrouver Paris, c'est même avec l'espoir de retrouver autre chose. J'ai rencontré dans mes voyages de ces hommes à préventions, ne jugeant jamais que par comparaison, ne concevant même pas que les repas aient lieu à d'autres heures, que les meubles soient faits d'une autre manière que chez eux ; tristes voyageurs ! qui vont faisant aux contrées et aux hommes, qu'ils n'ont fait qu'apercevoir, la réputation la plus fautive, la plus absurde qu'il soit possible. Eh ! mon Dieu ! Chaque pays a du bon, et tout pays est curieux pour l'observateur. Conformons-nous aux usages au lieu de les fronder. Il y a longtemps que Martial disait : *Cùm Romæ vives romano vivito more (qui vit à Rome doit y vivre à la romaine)*.

Je vous ai fait connaître déjà le climat de Dunkerque, climat sévère, assez variable, mais essentiellement sain pour qui a la poitrine en bon état ; je ne conseillerais pas à celui qui en souffre de choisir cette résidence. Le vent du *nord* n'est pas un vent très-fréquent ici et n'est pas non plus le plus froid ou le plus insupportable : il est seulement assez chargé d'humidité nous venant de la mer ; un vent plus sévère est le vent d'*est*, qui nous vient de l'Allemagne et qui, par conséquent, ne nous arrive qu'après avoir traversé des régions plus dures que la nôtre, qui l'ont dépouillé de son humidité. Heureusement le vent d'*Est* ne souffle pas fréquemment en hiver ; peu de personnes le pourraient supporter avec suite. Le vent d'*ouest* est froid par sa violence et par son humidité ; sous son influence pourtant le thermomètre ne descend jamais très-bas.

Le vent du *sud* souffle aussi plus rarement que les vents d'*est* et d'*ouest*, plus rarement encore que les vents de *nord*. Il ne se maintient pas toujours avec assez de persévérance pour qu'il soit possible de constater d'une façon certaine ses effets ordinaires dans les autres climats. Sous son influence l'atmosphère devient rare et pesante ; comme il a traversé des terres qui ne le chargent que médiocrement d'humidité, il porte peu la pluie avec lui.

Parmi les vents intermédiaires, les plus importants sont le *sud-ouest*, qui n'a ni la violence ordinaire ni le degré d'humidité des vents d'*ouest*, et le *nord-est* qui ne diffère pas sensiblement du vent d'*est* sous le point de vue de la météorologie hygiénique. — L'état d'agitation de l'atmosphère par l'un de ces vents constitue pour Dunkerque la règle ordinaire ; les calmes forment d'assez rares exceptions. Les mêmes vents varient souvent aux diverses heures de la journée, et ces variations, parfois fort régulières, sont alors en corrélation avec les marées, Boulogne, Calais et même Gravelines sont trop dans le détroit pour être affectées par ces vents aussi sensiblement que Dunkerque, hors du détroit et que domine la seule mer du Nord. — Nous ne connaissons guère ici les journées lourdes et énervantes qui, dans le milieu de la France, précèdent les orages, se succèdent souvent les unes aux autres et reparissent encore. Ici nos plages sont incessamment rafraîchies par les brises. Lorsque des orages tombent sur nos terres basses, poussés par les vents, ils éclatent avant même qu'on ait pu les voir arriver et disparaissent comme ils sont venus. Aucun pic ne les provoque, aucune montagne ne les appelle.

Le sol du pays est une des conquêtes que l'homme a faites sur la mer. Les dunes élevées rapidement sur une plage largement découverte, ont formé des obstacles qui, de distance en distance étaient restés ouverts par certains cours d'eau venant de l'intérieur et par lesquels, à l'heure de sa plus grande élévation, la mer eût pu encore pénétrer pour envahir toutes les parties inférieures à son propre niveau. C'est par la construction de digues et d'écluses à l'entrée de ces cours d'eau, c'est en complétant le travail de la nature, que les hommes se sont faits maîtres des basses terres. Je vous expliquerai, dans une autre lettre, le système complet des grands et petits canaux qui assainissent et dessèchent en même temps qu'ils irritent toute la contrée, établissements qui fournissent en cas d'invasion ennemie, une défense immense par l'inondation facile et prompte.

Notre sol peut être classé parmi les terrains sablonneux et siliceux qui ont peu de consistance, retiennent mal l'humidité et les engrais et s'échauffent facilement exposés à l'action des rayons solaires. Le sable, presque pur, ne me semble pas avoir le degré de stérilité qu'on pourrait lui supposer d'abord ; la culture d'une partie de nos dunes en est la preuve, et dès qu'elles sont amendées par des engrais elles donnent des récoltes précieuses : le sain-foin, les carottes, les choux, les haricots réussissent dans ces terrains quand ils sont favorisés par l'humidité et des pluies ménagées.

Le plus grand ennemi de la culture des dunes est le vent qui déplace ces terres mobiles, découvre les semailles, ensevelit les végétaux ; aussi un premier soin est de créer un abri aux nouvelles cultures. Le *Rosendael* atteste que les arbres à haute futaie peuvent encore venir assez près de la mer ; toutefois, les seuls arbres que l'on rencontre sur la première ligne, sont le peuplier suisse qui prend de bouture à toutes les expositions et dans les terres es plus maigres et qui fournit aux champs de sable et aux jardins leur premier et leur plus utile enceinte ; puis le saule, l'orme, etc.

La configuration du sol ne pouvait faire espérer de rencontrer autour de Dunkerque des eaux vives ou des ruisseaux d'eau potable. Ici, comme en beaucoup d'autres villes, on a essayé d'un puits artésien, mais sans succès, le manque d'argent étant le principal obstacle. Lorsque les citernes de la ville sont insuffisantes, on est forcé d'aller puiser au canal de *St-Omer*, près du chemin de fer, d'une eau peu agréable à boire, circonstance qui a fait perdre à Dunkerque, dit-on, la cavalerie qu'elle avait toujours eue, l'eau de ce canal ne convenant pas aux chevaux. Un beau et utile travail, entrepris par deux consciencieux chimistes, MM. le docteur *Dutoit* et le pharmacien *Thelu*, a pour objet l'analyse de l'eau de tous les puits ; il paraît que certaines de ces eaux ont été trouvées potables.

Quant aux mesures de salubrité prescrites et observées ici, je vous citerai ces lavages journaliers des maisons et fréquents aussi des rues et des ruisseaux ; malheureusement ces ruisseaux n'ont qu'un très-faible écoulement et ici surtout des bornes-fontaines seraient une précieuse amélioration. Cette habitude qu'ont les locataires des caves de vider leur urine dans ces mêmes ruisseaux, paralyse bien souvent l'action de l'eau. Les ordures des maisons sont exactement enlevées par des voitures-tombereaux chargés de ce service. A cet effet, lorsque le passage de la voiture est annoncé par la clochette du cheval qui la traîne, chaque locataire apporte près de la voilure la boîte (bac) ou le petit tonneau que l'homme vide immédiatement. Dans l'été, les rues doivent être fréquemment arrosées par les soins des propriétaires ou locataires, et croyez que l'on n'y manque pas. Cette partie de l'assainissement de la ville est ce qui constitue ici la plus importante besogne de la police, composée, comme je vous l'ai dit, d'une vingtaine d'agents appelés *agents de police* ou *sergents de ville*. On les reconnaît à leur uniforme très-propre à collet et parements rouge pâle, casquette dans la semaine, chapeau à cornes les Dimanches et fêtes ; armés au lieu d'épée d'une canne courte de jonc à tête ronde garnie. Ces agents, il en faut convenir, s'acquittent exactement de leurs fonctions, dans l'exercice desquelles ils n'apportent jamais aucune rudesse.

La nourriture est généralement simple et saine, pourtant le veau y joue un grand rôle ; il est beaucoup moins facile de se procurer de la viande de mouton. En général les bouchers ne tuent que pour leurs pratiques, chez qui la viande est portée très-proprement dans une espèce de plat long et creux en bois, que le garçon tient appuyé sur l'épaule. Si vous n'avez pas retenu quelque morceau à l'avance, vous ferez tous les bouchers de la ville sans pouvoir trouver même une côtelette, le Jeudi surtout, car ce jour-là on ne tue pas, attendu le Vendredi que les gens du pays observent scrupuleusement. Le pigeon dans son temps, et le gibier de terre et d'eau, varient la nourriture, que compose encore le poisson, la sole surtout. Quant aux légumes, ils sont fort beaux, fort abondants et à bon marché. Les crevettes et la salade de mer forment le plus souvent le repas des gens peu aisés, qui font comme tous un grand usage du beurre, qui se met partout, dans le pain, dans les gâteaux. Le pain est habituellement très-peu cuit ; c'est le goût du pays ; à peine s'il a de la croûte, mais il est bien boulangé et fait de bonne farine. Néanmoins il en est de plus cuit pour les étrangers, et celui de commande l'est au degré

demandé. La bière est la boisson du pays ; il y a bière brune, bière blanche et petite bière ; mais on trouve de bon vin de Bordeaux ordinaire à 50 et 60 centimes la bouteille. Le vin de Champagne vaut de 2 francs 50 à 4 francs, pris chez le marchand. Je vous ai dit dans une précédente lettre que dans tout ménage il y a constamment, pour apaiser la soif, une eau de thé vert léger toute préparée qui se boit sans sucre. Le soir on prend aussi le thé, accompagné de pain beurré et de lait ; quelques personnes mêlent à ce thé un peu de cannelle. Le *cacao* joue surtout un grand rôle. Le souper est un repas conservé : il clôt la journée.

L'éclairage dans beaucoup de maisons est la chandelle de suif, mais cette chandelle est encore ici dans l'enfance ; elle est courte, pointue et à grosse mèche, ce qui en active beaucoup la fusion ; on trouve pourtant de la chandelle de Paris, mais elle n'est pas employée ; il est peu concevable qu'une fabrique par les procédés ordinaires ne soit pas venue encore remplacer la grossière chandelle de nos pères. Heureusement les incendies sont rares ; on doit cette rareté sans doute à la présence du sable humide répandu généralement sur le plancher des lieux où l'on fume.

Le coucher des moindres ménages est sain et bon ; il se compose d'un matelas au moins sur une paillasse. On en est encore ici à carder les matelas au moyen de baguettes, en battant la laine et par le travail des doigts. C'est une chose vraiment surprenante que l'existence à l'époque où nous vivons, de certains préjugés et la difficulté qu'il y aurait à les extirper. Vous ne persuaderiez à personne ici qu'une laine cardée par nos procédés n'ait pas perdu en qualité. L'opération signalée a lieu également chez le riche et chez le pauvre. On rencontre bien de certaines personnes paraissant traiter elles-mêmes dérisoirement ces procédés de leurs pères ; mais ne croyez pas que ces personnes là pensent ce qu'elles disent, c'est une simple satisfaction qu'elles se donnent ou qu'elles donnent à l'étranger ! elles conservent ainsi un pied dans chaque camp ; c'est la plus dangereuse espèce dans la famille des routiniers.

Je ne vous ai pas encore parlé des vêtements en usage dans ce pays, n'allez pas croire par là que le costume de Dunkerque s'éloigne beaucoup du costume que vous connaissez. D'abord la classe aisée, la société première est habillée absolument comme le sont nos dames à Paris ; quelques Dunkerquoises, parmi celles surtout qui ont voyagé, portent fort bien ce costume que j'appellerai parisien ; mais il y a toujours quelques formes ou particularités conservées dans les classes inférieures, et c'est là seulement que j'ai quelque chose à vous apprendre.

La petite bourgeoisie, le petit commerce, les ouvrières et les servantes ne portent pas chapeau, mais les bonnets que portent celles des deux premières catégories, sont et plus beaux et plus chers et plus élégants que les chapeaux. Rien de joli et de gracieux comme ces bonnets de forme légère, ornés de broderies et de rubans éclatants portés d'ailleurs avec le goût, la supériorité qui distinguent celles-là seules dont le bonnet est la coiffure habituelle ; un petit bonnet de linge, dans la semaine, les fait presque aussi jolies, un négligé de la semaine est encore le casaquin ; mais non le hideux casaquin de nos portières ou de nos femmes de ménage. Celui-ci est comme un par-dessus, pincé à la taille par une coulisse et tombant avec une grâce que je ne pourrai vous dire jusqu'à un endroit du corps difficile à fixer et non moins difficile à dire, car un centimètre plus long est trop, un centimètre de moins n'est pas assez ; les ouvrières en casaquin, et ce sont celles-là mêmes le plus souvent qui les portent, les font d'inspiration ou d'instinct ; un simple jupon, mais jupon de couleur habituellement foncée, complète ce vêtement négligé avec lequel il est toujours possible de sortir, l'usage existant ici, pour les femmes, de toujours se couvrir dans la rue, même à l'époque des chaleurs, d'amples et longs manteaux de drap qui les enveloppent en entier ; manteaux bien anciens, sans doute, et auxquels ont dû donner naissance la rigueur du climat et sa variabilité.

Il y a trois sortes de manteaux : l'un, que j'appellerai le manteau primitif ; le deuxième, le manteau régénéré ; le troisième, le manteau moderne. De ces trois manteaux les deux

premiers ont du caractère, de la physionomie, du pittoresque ; le troisième est tristement laid : vous en jugerez.

Le premier manteau, en drap ou en castorine, est froncé par le haut et se ferme au moyen d'une agrafe ; un capuchon y est adapté, lequel encadre la tête au besoin, en cas de froid ou de pluie ; ainsi coiffées, les femmes ont une certaine ressemblance avec les religieuses. — Le deuxième manteau rappelle beaucoup celui-ci, mais il est infiniment plus ample, de drap plus fort ou plus fin, et quant au capuchon, il n'existe que pour l'effet, devant être disposé en forme oblongue, aplati sur les épaules, et montrant sa doublure de soie ; mais ce capuchon n'est d'aucune utilité, ne devant et ne pouvant même se renverser sur la tête. Ce manteau indique déjà une prétention de plus à l'élégance de la part de celle qui le porte. Les pêcheuses de crevettes, les vieilles femmes et les femmes peu aisées portent plus habituellement le premier de ces manteaux.

Le troisième manteau, mon cher ami, manteau auquel mes yeux ne sont pas encore habitués après une année de séjour ici, est tout simplement le manteau d'homme appelé jadis carrick, dont certains cochers de fiacre nous offrent encore le modèle, en drap fort laid et fort usé il est vrai. Rien de plus burlesque pour un étranger que de voir une tête de femme sortir en bonnet de ce vêtement d'homme. Un manteau ample avec collet simple retombant à hauteur du genou ; le haut du collet garni de velours, et la couleur du drap habituellement foncée ; voilà le vêtement, ou plutôt le travestissement, inventé par les filles d'ici à la place du manteau du pays, manteau à caractère au moins et vêtement de femmes. Eh ! bien ! croiriez-vous qu'il y a une certaine prétention, une certaine fierté de la part de celles qui portent ce manteau, que, sans nul doute, elles trouvent joli, comme les Turcs trouvent leur ignoble costume d'aujourd'hui préférable à la robe et au turban défunts, l'amour du changement, voilà le plus véritable amour des dames en tous pays ; on a bien dit des hommes : *Ils ne sont constants que dans l'inconstance.*

Quant à la chaussure, bas de laine noire et souliers à l'anglaise en cuir noir régulièrement ciré, c'est la plus générale. Les bas de laine de couleur fauve ou violette sont plutôt pour les enfants. En hiver, l'enfant sans manteau s'abrite sous celui de sa mère. Généralement les hommes sont robustes ; il en est ainsi dans tous les pays du Nord où le climat sévère, lèvent de mer surtout, ne laisseraient pas vivre le sujet né avec une débile constitution. Les mères ici nourrissent elles-mêmes leurs enfants. Il est rare de voir une femme confier à une étrangère l'enfant qu'elle peut allaiter. Que si vous rencontrez dans les femmes du peuple ou les petites bourgeoises, certaines mères bien portantes, ayant et temps et lait pour remplir ce devoir, et qui en chargent cependant une étrangère, dites-vous bien que cette femme n'est pas du pays, car la Dunkerquoise ne laisse pas à une autre le soin d'élever sa famille. Croiriez-vous qu'il en est parmi ces étrangères qui ne craignent pas de se poser en bien tendres mères et qui, à peine délivrées, envoient le nouveau né chez quelque femme de la campagne pour lui donner, non le sein, ce qui au moins en ferait un être vivace et fort, mais le biberon, et cela pendant deux et trois ans de suite. Quelle tendresse !

Les maladies les plus habituelles dans ce climat se devinent : elles proviennent des variations assez fréquentes dans un même jour de la température ; il convient donc de sortir toujours assez couvert, car si le jour d'été est brûlant, la soirée est parfois très-fraîche et même froide. L'usage de pantalons est très-bon aux femmes ; c'est pourtant ce que ne connaissent pas ces robustes pêcheuses et légumières, dont les jupons, au contraire, tiennent découverte la moitié de la jambe. Quelques baigneurs de mer ont l'été la fâcheuse habitude, en sortant de l'eau, de rester ainsi nus sur la plage, se séchant les membres à la chaleur du soleil ; l'expérience a démontré à beaucoup le danger d'un système d'où résultent des douleurs rhumatismales souvent fort aiguës. Le mieux, aussitôt que l'on quitte l'eau, est de remonter au plus vite dans sa voiture et de se frotter, de se frictionner immédiatement avec le linge, pour pouvoir au plus vite se rhabiller.

Les moules, prétend-on, occasionnent parfois d'assez graves accidents, non des accidents particuliers, mais de ceux qui, dans les autres contrées, affectent trop souvent ceux qui en mangent. La maladie qui suit l'indigestion des moules, car c'en est une, bien qu'elle ne soit pas longue et ne laisse après elle rien de fâcheux, débute quelquefois immédiatement, d'autres fois ne se manifeste qu'au bout de quelques heures ; le vrai remède, au dire des médecins, est d'appeler dès le début les vomissements, afin de débarrasser l'estomac. La science en est encore à nous dire quelle est la cause d'un aussi triste effet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est bien rarement question ici d'indigestion par les moules chez les naturels et dans la classe nécessiteuse, et jamais encore on n'a entendu accuser les crevettes. Mais ce que j'accuserai, c'est cette vente de mauvais fruits, de fruits verts qui a lieu sous les yeux mêmes de l'autorité. Il y a pourtant, dit-on, un conseil de salubrité ; mais que fait-il et quels hommes le composent ?

Les canaux et les marais dont le pays est coupé paraissent, au premier aspect, faire craindre la présence de fièvres intermittentes ; il n'en est rien, grâce à un système de dessèchement habilement pratiqué et à l'écoulement facile et régulier des eaux aux temps de haute et basse mer. Et puis l'effet pernicieux des marais allant en diminuant de l'équateur vers le pôle, ces maladies, quand elles paraissent, sont loin de présenter la gravité qu'elles ne manqueraient pas d'avoir sous un ciel plus chaud ; il importe seulement que les travaux de curage et dévasement n'aient pas lieu dans la saison de l'été.

Les marins et les femmes constamment sur le port ont adopté un costume de laine-flanelle qui, à lui seul, est un excellent préservatif contre les intempéries et l'humidité résultant de la présence de la mer et de ses émanations. Ce costume, en laine de couleur garance, ne laisse pas d'être assez pittoresque.

La mortalité ici encore justifie les observations qui l'établissent beaucoup moindre à mesure qu'on s'avance vers le pôle. En consultant le tableau de la population pour notre ville, pendant l'année 1849, on trouve :

NAISSANCES.		
Enfants légitimes.....	{ Garçons ... 411 } { Filles..... 414 }	825
<i>A reporter</i> .....		825
<i>Report</i> .....		825
Enfants naturels reconnus....	{ Garçons.... 6 } { Filles..... 7 }	13
Enfants naturels non reconnus.	{ Garçons.... 22 } { Filles..... 28 }	50
<b>Total</b> .....		<b>888</b>

DÉCÈS.	
Garçons .....	270
Hommes mariés.....	140
Veufs.....	55
Filles.....	260
Femmes mariées .....	105
Veuves .....	86
<b>Total</b> .....	<b>896</b>

RÉSULTAT GÉNÉRAL.	
<i>Naissances</i> .....	888
<i>Décès</i> .....	896
<i>Différence</i> .....	8
Enfants morts-nés non compris dans le total ci-dessus :	
Garçons, 30; Filles, 30. — Total, 60.	

Maintenant vous donnerai pour votre gouverne, dans le cas où vous viendriez à Dunkerque, les noms des principaux docteurs-médecins qui s'en partagent la population ; ce sont MM.

Bobillier, rue Dupouy ;  
Dutoit, rue des Sœurs-Blanches ;  
Faucon, rue du Château ;  
Lebleu, rue Ste-Barbe ;  
Lefebvre et Zandyck, rue du Sud.

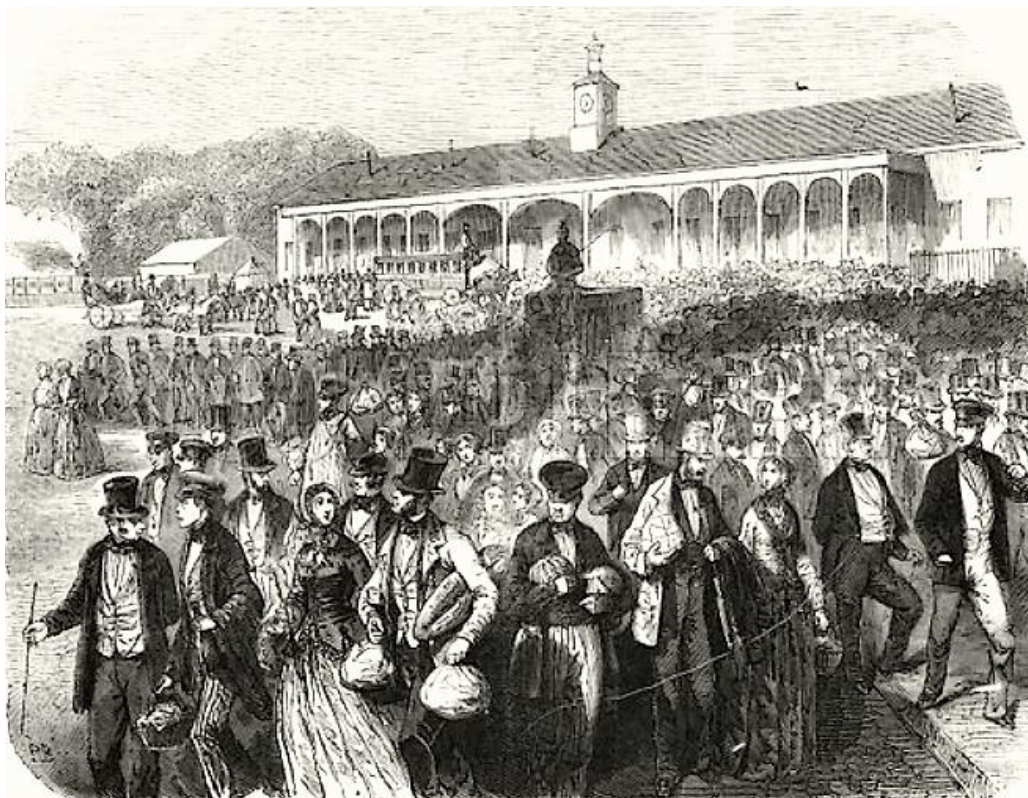
En pharmaciens je vous nommerai MM.

Dumoulin, rue de la Vierge ;  
Decorte, place de la République ;  
Leroy, place Jean-Bart ;  
Thibaut, Marché-au-Poisson ;  
Thelu, rue Emmery.

Mais, mon cher ami, tout habiles que puissent être ces Messieurs, Dieu nous garde, vous, moi, tous les vôtres et tous les miens, de tomber entre leurs griffes. Comme hommes, je m'en arrange volontiers, comme médecins, je les aime de loin.



Retravaillé et retranscrit par <http://www.dunkerque-historique.fr> (mai 2023)  
Source : BnF / Gallica



Arrivée des voyageurs du train de plaisir à Dunkerque le 14 juillet 1850